

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 18 (1950)
Heft: 2

Artikel: À la recherche de Marcel Proust [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567669>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

caressante, les recouvrant d'un geste apprécié, désiré souvent, reconnu de suite, qui l'éveilla.

Pierre était devant lui, souriant, tout frais malgré l'heure tardive. Vite, Alain se dressa, rieur, enchanteur, heureux. Aidant Pierre à se dévêtir, comme chaque soir, ils entrèrent dans leur petite chambre où nous les laisserons seuls, libre à vous, cher Lecteur, d'imaginer une suite agréable ... Elle le fut, je vous l'assure !...

Comme chaque matin, Alain fut éveillé par la femme de ménage, qui, impatiente à les voir levés tous deux, pour „faire sa chambre“, faisait un bruit infernal dans les autres pièces, nettoyées depuis longtemps.

Alain se souvint de sa lecture, d'un morceau de son rêve de la nuit. Un village où il se mariait, au bras de Pierre... un cortège de jolis éphèbes blonds et roses, unis par couples... des dragées, des fleurs, des voitures, un voyage...

Pierre, à son tour, remua, s'éveilla tout à fait, se dressa, nu; splendide, mâle. Culture physique, vite, tandis qu'Alain racontait: lecture, rêve, et demandait, souriant:

— Qu'en penses-tu, mon Pierrot ?

— Choute, c'est joli tout plein. Mais à ton rêve manque une chose encore !...

— Et, quoi, grand homme ?

— Eh bien! la suite logique du mariage... le divorce !

— Le di...

Pierre était sorti, rapide, vers la salle de bains. Alain, interdit, la bouche bée, restait là, médusé... Un peu triste, un moment... Amour? Toujours?... Puis il éclata de rire, enfin, en songeant à un beau garçon croisé la veille:

— Oui ! Il est mieux, beaucoup mieux que ce „mariage“ reste un rêve !...

A la recherche de Marcel Proust

(suite)

A traiter ce sujet interdit, ou relégué aux enfers des bibliothèques, il y avait, pour le romancier, un risque et même des dangers. Le sérieux de son oeuvre, la beauté de son langage ne pouvaient le protéger qu'auprès des lecteurs dignes de lui, mais des milliers d'autres, et jusque parmi les écrivains et les critiques, allaient le juger et l'abandonner au seul énoncé du titre et du thème. Marcel Proust le savait et s'attendait à perdre la plupart de ses amis lorsqu'apparaîtrait le véritable Charlus. Mais il tenait le respect de la vérité pour la plus grande vertu de l'artiste; il avait observé le rôle immense joué par l'amour aberrant; et il éprouvait un irrésistible besoin de s'exprimer sur ce problème avec sincérité. Il était loin, très loin, de vouloir un succès de scandale. Le lecteur qui chercherait dans son oeuvre des

descriptions scabreuses ou des scènes libertines serait déçu. Le roman de Proust est, malgré les sujets traités, infiniment plus chaste que, par exemple, les Confessions de Rousseau, où il entre tant de complaisance pour une trouble volupté. Parmi ses habitants de Sodome, on ne trouve point de Casanova, et rien, chez ses Gomorrhéennes, ne rappelle le charme équivoque des Chansons de Bilitis. Son livre n'est ni plus choquant, ni plus sensuel qu'un ouvrage de Fabre ou de Jean Rostand sur les amours de telle espèce animale. Non qu'il veuille réduire la vie humaine à la bestialité; nous avons vu au contraire qu'il indique, et qu'il suit lui-même les chemins de la délivrance, mais, quand il observe les manifestations du désir, Proust le fait en naturaliste. L'homme-femme s'attache à un homme „comme le volubilis jette ses vrilles là où se trouve une pioche ou un râteau“. Monsieur de Charlus se dirige vers le giletier Jupien „comme le bourdon vers l'orchidée que lui seul peut féconder“. Observé par un expérimentateur objectif, l'inverti apparaît comme un être déterminé dès l'enfance. Il y a en lui, à son insu, des éléments qui le définissent:

„Quand on est jeune, on ne sait pas plus qu'on est homosexuel qu'on ne sait qu'on est poète, qu'on est snob, qu'on est méchant. Un snob n'est pas un homme qui aime les snobs, mais un homme qui ne peut voir une duchesse sans la trouver charmante; un homosexuel n'est pas un homme qui aime les homosexuels, mais un homme qui, voyant un chasseur d'Afrique, aimerait en faire son ami. Or l'homme est d'abord un être centrifuge qui s'ignore, qui se fuit, qui s'attache hors de soi à la contemplation de ses songes et croit recevoir son impulsion du dehors... Ses regards sont fixés loin de lui, sur la spirituelle duchesse, sur le brave chasseur d'Afrique, par les charmes desquels ses goûts artistes préfèrent penser qu'il est régi, plutôt que par quelque défaut ridicule du caractère, ou quelque défectuosité du tempérament. Ce n'est que quand la révolution de la pensée autour du moi est accomplie, quand l'intelligence de l'homme, sortie de lui-même, le voit du dehors, comme un autre, que les mots: „Je suis snob, je suis homosexuel“, se forment à sa pensée, sans s'échapper toutefois de ses lèvres — car il a, dans l'intervalle, acquis assez d'hypocrisie pour tenir un langage qui donnera beaucoup mieux le change sur ses véritables sentiments que les confidences qu'il faisait d'abord trop imprudemment, quand il ignorait leur sens¹...“

Certains invertis, lorsqu'ils commencent à comprendre qu'ils sont différents de la majorité des hommes:

„... fuient, par mépris et dégoût, la société des gens du commun, abrutis par les femmes; interprètent à la lumière de leur idée fixe les grands livres du passé et, s'ils trouvent dans Montaigne, dans Gérard de Nerval, dans Stendhal, une phrase d'une amitié un peu ardente, persuadés qu'ils aiment en eux des frères, qui s'ignoraient peut-être et qui n'ont manqué que de quelqu'un comme eux pour leur faire voir clair dans leur âme, s'ils ont un jeune ami intelligent, ils ne cherchent pas à le préserver de la contagion du vice, mais à le convertir à une doctrine faite seulement pour de libres esprits, les exhortent à l'amour pour les hommes comme d'autres font à l'anarchie, au sionisme, à l'antipatriotisme, à la désertion¹...“

D'autres, au contraire, adoptent contre eux-mêmes et contre leurs instincts le point de vue des „normaux“ et, accablés de remords, brûlés de désir, se réfugient dans la solitude :

„Et celui qui reste est seul dans sa tour, comme Grisélidis, n'ayant d'autre plaisir que d'aller quelquefois à la station voisine demander un renseignement au nouveau chef de gare; ou descend à la cuisine, envoie nerveusement le chef en courses à la ville, tenant à recevoir en personne la dépêche des mains du télégraphiste, ou à faire observer lui-même au garçon boucher que le gigot de la veille n'était pas assez tendre. Puis le chef de gare change de poste. Il s'informe où il est parti, à l'autre bout de la France. Il ne pourra plus aller lui demander l'heure du train, le prix des premières. S'il n'avait peur de lui paraître ridicule, importun, il irait se fixer dans la ville où il est maintenant en service — et rentre dans son château en pensant avec tristesse que la vie est mal arrangée qui ne permet pas aux jeunes gens, qui en auraient l'envie, de se fiancer à un chef de gare. Il vit seul et triste; les soirs où le trop-plein de ses désirs l'enivre de folie et d'audace, il remet dans son chemin un ivrogne, ou arrange la blouse d'un aveugle...

„... Qui n'a vu au bord de la mer, seuls sur la grève, de ces êtres douloureux et beaux qui eussent fait les délices d'une femme, mais qui, merveilleuses Andromèdes attachées au rocher de leur vice, regardent l'horizon jour après jour dans l'espoir que sur ces eaux bleues qui sont encore celles où navigue... quelque Argonaute vienne les enlever, sans jamais avoir été guidé ni conseillé par personne, essayant les querelles de leur entourage, se mettant déjà à seize ans du rouge sur les lèvres et du noir sur les yeux, restant la nuit au balcon de leur chalet, respirant une branche de fleurs, écoutant chaque flot venir se briser à leurs pieds l'un après l'autre; et à d'autres moments il en est d'autres, qu'on a toujours rencontrés une fois dans sa vie, dans la salle des pas-perdus d'une gare, de ces êtres délicats à visage maladif, à l'accoutrement bizarre, jetant sur la foule un regard indifférent en apparence, mais qui cherchent en réalité s'il ne s'y rencontrerait pas enfin l' amateur, bien difficile à trouver, du plaisir si singulier, si difficile à „placer“ qu'ils offrent, et pour qui ce regard, même dissimulé pour tous les autres apparences d'un paresseux dédain... lui sera un signe de ralliement suffisant pour qu'il se mette aussitôt en mouvement de ce côté, filant avec prestesse du guichet d'enregistrement vers la salle d'attente des grandes lignes. Il n'y a là personne parlant la même langue, langue vénérable et presque sacrée par son étrangeté, son antiquité, sa cocasserie, que peut-être un pauvre qui fera semblant de l'aimer pour gagner le prix de sa chambre... De même que peut-être ce pauvre qui, pour se chauffer une heure dans une salle du Collège de France, fit semblant de s'intéresser à une langue à peine moins courante... et où le maître qui (l'enseigne) n'a d'auditeurs, en dehors de ce vagabond, que son garçon de salle et son futur successeur. C'est en vain que, dans sa frêle apparence et sous ses précieuses couleurs, le jeune pauvre malade regarde avec mélancolie la foule où son oeil n'aperçoit rien qui puisse lui convenir. Comme certaines fleurs où l'organe de l'amour est si mal placé qu'elles risquent de se flétrir sur leurs tiges avant d'avoir été fécondées. L'amour mutuel est chez eux soumis à des difficultés spéciales, ajoutées encore à celles qui existent pour tout le monde (si bien) qu'on peut dire qu'une telle rencontre, si rare pour la plupart des êtres, devient pour eux à peu près impos-

sible. Mais aussi, si elle se produit — on du moins si la nature leur fait croire qu'elle se produit, en habillant à la façon de certains entremetteurs un être qui fera commerce de leur plaisir en authentique soldat, ou en naïf ouvrier, qui serait rentré tout droit à la caserne ou à l'atelier s'il n'avait été ébloui par la vue de l'âme-soeur, — combien leur bonheur est plus grand encore que celui de l'amoureux normal! Ayant la notion de ces éliminations que comportent pour eux les hasards habituels de l'amour, ils sentent que cet amour n'est pas, comme l'autre, né de l'instant, n'est pas le caprice d'une minute, qu'il faut qu'il ait ses racines plus profondes dans la vie, dans le tempérament, peut-être dans l'hérédité; l'être qui vient à eux leur vient de plus loin que de la minute présente; il leur était fiancé dès son enfance; il leur appartenait déjà avant de naître; il se dirigeait du fond des limbes, des astres où sont nos âmes avant leur incarnation. Cet amour-là, plus que l'autre, seraient-ils tentés de croire, est le véritable amour. Car, parmi les harmonies spéciales et préétablies qu'il implique, il est toujours plus qu'un caprice: une prédestination¹...

Et de même que l'inversion, dans la jeunesse, prend deux formes, l'une militante et l'autre honteuse, on trouve aussi, chez l'homme mûr, deux sous-embranchements: l'inverti à peu près guéri et en apparence „normalisé“ — et celui qui, vieillissant et cynique, accepte d'acheter ce que l'amour sincère d'un jeune homme ne lui donne plus.

„... Chez certains, bien rares, le mal n'est pas congénital; mais, en ce cas superficiel, il peut guérir. Quelquefois même il tient à une difficulté de faire l'amour avec une femme, qui tient à une infirmité anatomique. Or on guérit certains asthmes en détruisant des adhérences que le malade a dans le nez; d'autres fois, il a pour cause un dégoût des femmes, une répulsion causée par leur odeur, par la qualité de leur peau; répulsion qui peut être vaincue, comme certains enfants qui se trouvent mal en voyant des huîtres ou du fromage et finissent par les aimer beaucoup; mais le plus souvent ceux qui sont nés avec le goût des hommes meurent ainsi. En apparence, leur vie peut changer; leur vice n'apparaît plus dans leurs habitudes courantes; mais rien ne se perd; un bijou caché se retrouve toujours; quand la quantité d'urines d'un malade diminue, il sue davantage, mais il faut toujours que l'excrétion se fasse. Un homosexuel semble guéri; contrairement aux lois de la physique morale, la quantité de force sensuelle qui avait semblé anéantie, c'est simplement qu'elle est transférée ailleurs. Un jour cet inverti perd son jeune neveu et, à son inconsolable douleur, vous comprenez que c'était dans cet amour, chaste peut-être, qu'avaient passé les désirs qui n'étaient nullement détruits et qui se retrouvent au total, comme dans un budget une somme qu'on a seulement, par virement, portée à un autre exercice...

„... Il faut pourtant faire cette réserve que, dans ce cas, il y a aussi un phénomène d'attention, l'amour agissant à la manière d'une distraction puissante qui rend moins nécessaires des habitudes dont le besoin est en partie imaginaire et grandi par l'oisiveté. Or, à cet égard, une grande ambition politique, une vocation religieuse, une oeuvre artistique à accomplir peuvent pendant quelque temps, souvent des années, détourner l'esprit des images voluptueuses qui poussaient l'homosexuel à la recherche de plaisirs quotidiens¹....“

Tels sont, au temps de l'âge mûr, les homosexuels guéris, ou qui le paraissent. Pour les autres s'ouvre l'Enfer où Marcel Proust conduit le Baron de Charlus: c'est la maison de Jupien. L'idéal de Charlus serait d'être aimé par un homme très viril qui, justement parce que viril, ne l'aime pas, de sorte que le malheureux se voit réduit à acheter l'illusion de ce que la réalité ne pourra jamais lui donner. Les jeunes hommes qui accepteront de se prostituer à un Charlus seront nécessairement d'une espèce dangereuse, et c'est pourquoi le Baron, et plus tard Saint-Loup, auront ce regard toujours inquiet qui guette l'irruption sur la scène de leur vie, de l'irréparable scandale, et cette brusquerie de gestes, de mouvements, qui paraît une élégance et n'est que l'esquisse d'une évasion. Inquiétude accrue parce que les invertis se reconnaissent toujours entre eux, comme les dieux dans Homère, comme deux compatriotes qui se retrouvent à l'étranger, „comme, dans une petite ville, se lient le notaire et le professeur de seconde, qui aiment tous deux la musique de chambre, les ivoires du Moyen Age“, et parce que, tout en s'agglomérant, il ne s'aiment pas. (Suite)

¹ Textes extraits des Cahiers inédits de Marcel Proust. Ceux-ci appartiennent à Madame Gérard Mante-Proust.

Trois Gestes

Par B. L.

(accompagnement musical de Dominique Gérard)

Trois gestes de la main m'ont fait en peu de temps,
Du plus heureux Amant devenir le plus vil....

Le premier geste fut ma main qui désirait,
Ma main qui se faisait douce, câline et tendre,
Ma main qui t'attirait et qui voulait te prendre,
Ma main qui caressait, ma main qui possédait...

Le second geste fut ma main qui se serrait,
Ma main qui se crispait sur mon malheureux cœur,
Je t'avais aperçu près d'un Autre, charmeur,
Et j'étais si jaloux, que ma main se tordait...

Le dernier geste fut ma main qui se tendait,
Un doigt vengeur et sûr te désignant la porte,
Ma main qui, clairement, commandait que tu partes,
Ma main, impitoyable, à jamais te chassait...

Trois gestes de la main m'ont fait en peu de temps,
Du plus heureux Amant devenir le plus vil....